

Une enquête de terrain parmi les jeunes garçons et filles montre combien l'image de la virilité varie selon le sexe et le milieu socioculturel. La construction identitaire de genre en devient plus complexe.

On ne naît pas homme, on le devient

Qu'est-ce que devenir un homme aujourd'hui? Les recherches sur les jeunes répondent plus souvent à cette question sous l'angle de l'âge que du genre. Or, pour être totalement homme, il faut non seulement être reconnu différent de l'enfant et de l'adolescent, mais encore et surtout de la fille et de la femme. Des modèles univoques ont longtemps servi de repères incontournables, facilitant la construction de l'identité de genre. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Signe des temps, les questions du masculin en crise s'imposent comme jamais. Cette crise est souvent décrite comme le fruit d'une dissolution des repères masculins [1], ou comme l'effet d'une prise de pouvoir des femmes [2]. Une troisième interprétation souligne le fait que, loin d'être le fruit d'une carence de modèles, le trouble identitaire provient au contraire de la profusion et de la difficulté à gérer des normes contradictoires dans une société pluraliste.

Ce n'est pas l'absence de modèles masculins, mais leur multiplicité qui menace les jeunes dans leur construction identitaire. Quand cohabitent dans une même culture des figures célébrant l'androgynie et «l'effémination» (Florent Pagny, Leonardo di Caprio), avec d'autres symbolisant la virilité triomphante (Bruce Willis, Eric Cantonna), on comprend que les choix identificatoires soient plus problématiques qu'aux temps, pas si lointains, où John Wayne et Lino Ventura offraient des images concordantes de ce que doit être un homme. C'est bien parce qu'elles varient en fonction des milieux et des cultures qu'une sociologie des normes de virilité est possible.

Nous avons réalisé une enquête auprès d'un

PASCAL DURET

Professeur à l'université de la Réunion, directeur du Curaps. Auteur de *Les Jeunes et l'Identité masculine*, Puf, 1999.

échantillon de 1511 jeunes âgés de 17 à 23 ans (comportant 750 filles et 761 garçons en lycée, en lycée professionnel, à l'université ou sur le marché de l'emploi). Il apparaît qu'il n'y a pas chez les jeunes de consensus sur les valeurs en matière de virilité. Etre viril n'a pas le même sens pour ceux des cités, pour ceux de culture populaire traditionnelle ou encore pour ceux de bonnes familles. Les oppositions se complexifient quand viennent se rajouter des différences d'origine culturelle (maghrébine, méditerranéenne, nordique), ainsi que les différences de point de vue des filles et des garçons. Plusieurs facteurs se télescopent alors.

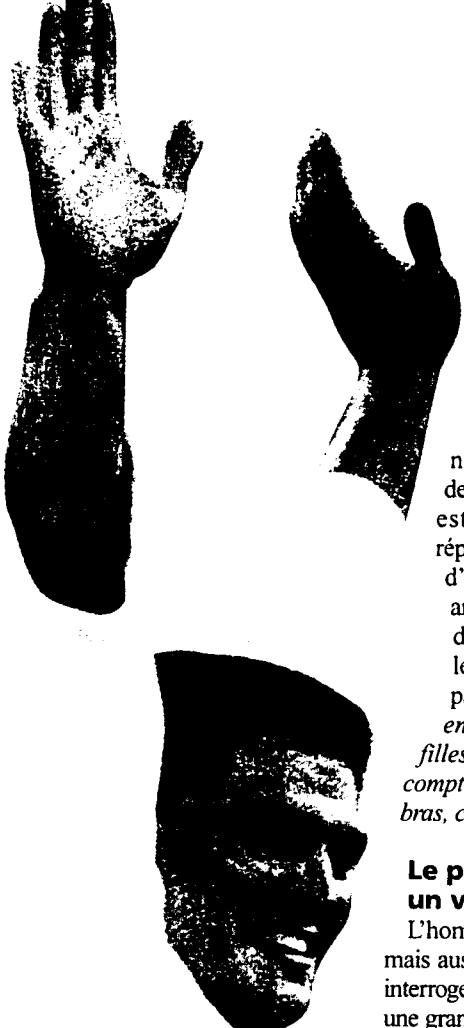
Les muscles, la masse et la force

Nous avons demandé aux jeunes de citer trois attributs physiques caractéristiques de la virilité (voir tableau ci-dessous). Les garçons ont une conception relativement homogène de la virilité, puisque les dix critères qu'ils citent le plus fréquemment regroupent 98 % de leurs réponses (contre seulement 68 % chez les filles). Pour les garçons, le muscle, la masse et la force sont les premiers critères importants de virilité et rassemblent 44 % des réponses. Alors que pour les filles, la force et les muscles n'arrivent qu'en quatrième et cinquième positions. L'image du corps viril offre également

quelques différences socialement construites. Pour les jeunes d'origine populaire, le muscle recherché est le muscle utile opposé à la pure apparence et à la figure exécrée du *boy's band*. Dans des milieux plus favorisés, on ne retrouve guère cette opposition entre investissement de force et investissement de forme. Pour les premiers, se muscler sert à faire peur et à intimider, pour les seconds, à charmer et à séduire.

Ainsi, en milieu populaire et dans les cités, la force reste une source d'autorité sacralisée, car elle constitue *in fine* l'ultime ressource qui puisse être mise en avant pour se définir. La virilité est alors une assise sur laquelle s'appuyer pour croire en soi. Il s'agit, grâce à sa virilité, d'essayer de s'en sortir individuellement. Arnold Schwarzenegger ou David Douillet représentent pour eux les hommes forts d'aujourd'hui, autant grâce à leurs muscles que parce qu'ils ont réussi leur vie, sont perçus comme des «malins» et gagnent beaucoup d'argent. Les valeurs masculines comme le «respect» ou «l'honneur» s'apprennent donc dans l'affrontement physique et sont si présentes chez les jeunes des cités qu'elles viennent envahir l'univers féminin. Ainsi des «bastons» opposent, sur un mode viril, certaines filles des cités en mal de réputation [3]. Le coup de poing et le coup de tête y remplacent le «crêpage de chignon» et les griffures traditionnelles.

C'est au mouvement inverse que l'on assiste dans les milieux plus aisés, où les valeurs masculines se transforment. Sans forcément abandonner les stéréotypes de la virilité, ces jeunes trouvent d'autres terrains d'expression que l'affrontement physique. Le corps



n'est pas dénié mais il prend le statut de parure. En outre, un trait physique est plus souvent présent dans les réponses de fils de cadres que de fils d'ouvriers: la puissance sexuelle, qui arrive par ordre de fréquence immédiatement après le muscle. Pour eux, les deux ne vont pas forcément de pair. *«J'ai pas besoin de me mettre en maillot de bain pour plaire aux filles, il me suffit de parler»*; *«Ce qui compte pour séduire, c'est pas le tour de bras, c'est l'intelligence.»*

Le protecteur courageux, un viril qui rassure

L'homme peut être viril physiquement, mais aussi par son caractère. Lorsqu'on les interroge, les jeunes garçons et filles utilisent une grande diversité de traits pour définir le caractère de l'homme viril. Le noyau commun est celui du «protecteur courageux».

D'une manière générale, les filles distinguent trois types de personnages virils: les virils qui rassurent, les virils qui font peur et les virils qui cumulent beauté et virilité. En milieu populaire, le physique viril est régulièrement privilégié au nom de la protection qu'il offre: *«Pouvoir sortir sans crainte quand on se promène au bras d'un garçon, ça compte»*; *«Mon mec, il doit avoir peur ni des flics ni des dealers»*...

Cette protection physique est bien sûr paradoxale, car elle se manifeste dans les cités essentiellement par des interdits. Les filles des cités oscillent donc entre une valorisation de la protection comme signe de virilité et un rejet de sa face oppressive: la surveillance. Les filles de milieux sociaux plus aisés s'expliquent mal ce souci de protection physique: *«J'ai pas besoin de sortir avec un garde du corps»*; *«Mon mec, il faut pas qu'il me colle, j'ai pas besoin qu'il vienne m'attendre à la sortie des cours parce qu'il fait nuit»*; *«Mon chéri, c'est pas mon père.»*

Cette protection, décriée à un premier

niveau comme un inacceptable paternalisme, et comme inutile, renvoie aussi de manière plus profonde à la volonté d'instaurer un lien fondé sur une totale interchangeabilité des rôles. C'est bien parce qu'elles ne peuvent pas offrir une protection physique qu'elles refusent de la recevoir. Exiger de l'autre quelque chose que l'on ne pourrait soi-même lui apporter passe pour un non-sens quand on est engagée dans une quête illusoire de réciprocité absolue. Ces filles entretiennent pourtant un double jeu de justification subtil entre le refus de la protection physique (revendication égalitariste oblige, leur sécurité, ça les regarde!) et l'exigence d'une protection d'ordre psychologique (parce que cette égalité là serait déjà acquise). L'homme viril est donc promu psychologue par les filles de milieux aisés. La virilité passe par le contrôle de soi, mais cette impassibilité ne doit jamais être le fruit d'un manque de sensibilité. L'imperméabilité aux émotions peut en fait être interprétée comme une infirmité.

La difficile image du «macho»

Le personnage du «macho» incarne plus que tout autre cette retenue émotionnelle. Il fait l'objet d'une attaque en règle. Il faut en craindre la force comme les faiblesses. Sa description critique donne lieu à trois variantes: l'enfant, l'idiot ou la bête.

Dans la première, il s'agit de juger la maturité. Passer son temps à se battre est digne de l'âge des jeux de billes ou de cow-boys et d'indiens. Irresponsable, incontrôlable bagarreur, le «macho» est en retard sur son âge, il est resté en enfance. Il ne faut pas prendre au sérieux ses histoires d'honneur, qui ne sont en définitive que prétextes à chamailleries. Ces filles éprouvent les comportements des garçons jugés «machos» en les confrontant aux rôles que réclame une conduite adulte responsable. Elles contestent en particulier leur compétence éducative: *«Mon frère, il se prend pour un dur, c'est un vrai gosse, je le vois pas devenir prof»*; *«Avec 5 ans d'âge mental, mon mec s'entend plutôt bien avec son petit cousin; pour le reste, c'est pas demain qu'il est mûr pour avoir des enfants.»*

Le machisme n'est donc évidemment pas considéré par ces filles comme un modèle de vie adulte. Mais cette logique de qualification infantilissante n'a rien d'une accusation irréversible. Le jeune «macho» est considéré comme un être en devenir. Inscrire les jeunes garçons dans un processus de maturation revient à leur accorder une possibilité de changement, différence notable avec les discours critiques fémi-

David Douillet est pour certains jeunes un modèle de virilité car, en plus de sa force physique, il réussit sa vie, est perçu comme «malin» et gagne de l'argent.

■ ■ ■ nistes des années 70 (appelant au changement sans le permettre), où le machisme représentait le fondement et l'essence de l'identité masculine. Aujourd'hui, il est perçu moins comme un état que comme une étape. Dans cette nouvelle optique critique, la véritable identité du garçon apparaît lorsqu'entrant dans sa phase de maturité, il parvient à se débarrasser des attitudes puériles dans lesquelles il était jusque-là englué. La seconde variante est la dénonciation du «macho idiot». Cette critique (reprise également par les garçons de milieux favorisés)

fait le pendant à celle des jeunes d'origine populaire visant les «petits bourgeois» et «les gosses de riches élevés dans du coton», «les pédés du XVI^e arrondissement», «les fiottes BCBG». On retrouve ici une attaque de la virilité bêtifiante des «abrutis» des cités. Être un macho devient alors avant tout être un idiot: «J'ai pas envie d'un Rambo tout en muscles mais sans cervelle»; «Le mec viril il a forcément 2 de Q.I.»; «Il a de larges épaules, un cou de taureau, des abdominaux à revendre, mais il y a un léger problème, c'est qu'il est idiot.» Autant de commentaires qui mettent en avant les limites intellectuelles associées alors à la représentation de la virilité. Jouer les durs, ce n'est plus alors endiguer ses émotions (ce qui suppose la maîtrise de soi), mais ne pas pouvoir faire autrement. Ces arguments font bien sûr l'objet de dénominations croisées, l'anti-intellectualisme d'un côté («Les premiers de la classe ont rien

dans le froc») et l'accusation de débilité de l'autre («Viril ça veut dire livré sans le cerveau») montrant là encore le poids des appartenances sociales dans la définition de la virilité.

Enfin, dans l'ultime pallier de la gradation, au niveau le plus péjoratif, le macho n'est ni un enfant ni même un idiot, mais un animal. Ici la critique concerne tout autant le corps que le caractère. Ainsi l'exaltation de la force physique n'est-elle pas de mise pour tous. Dans l'apparence corporelle masculine, le «corps outil» et le «corps animal» sont jugés comme des anachronismes amenés à disparaître.

Ces différences de conception se répercutent sur la représentation de l'autorité. Dans les milieux populaires, faire obéir et ne pas se soumettre sont deux impératifs qui façonnent le caractère viril. Imposer l'obéissance aux règles de conduite de la masculinité est un principe majeur de légitimation de l'état d'homme. Inversement, dans les milieux aisés, la norme virile n'est plus fondée sur l'obéissance mais sur la responsabilité. Se plier aveuglement aux codes d'honneur, ou suivre inconditionnellement un chef de bande revient à renoncer à sa subjectivité morale. L'autorité, nécessaire à la construction de soi, passe par la prise de décisions personnelles, quitte à ce qu'elles s'opposent à la pression du groupe. Le courage nécessaire pour s'arracher aux normes et aux stéréotypes et favoriser la liberté de pensée est donné comme une qualité majeure.

Le tableau de chasse du Marseillais

D'autres différences sont très présentes et viennent redoubler les différences sociales: celles des origines ethno-culturelles. Ainsi, plus que tout autres, les jeunes garçons d'origine méditerranéenne sont pointilleux sur leur honneur.

La menace que l'infidélité fait porter à l'honneur semble viser prioritairement la femme qui en est dépositaire [4]. Ces jeunes fonctionnent selon un double standard «permissif» pour le garçon et «interdictif» pour la fille, et se montrent d'autant plus tolérants pour eux-mêmes qu'ils sont sévères pour leurs partenaires. Tout mâle incapable de veiller à la droiture de sa femme est le seul responsable des «cornes» qu'il porte. A cette anthropologie de la honte de l'homme dépossédé répond symétriquement celle de la gloire de l'homme conquérant: le «cocufieur». Le jeune homme séducteur, dans le pourtour du bassin méditerranéen, est non seulement disculpé du désordre causé par son charme, mais ses conquêtes lui servent en outre à se tailler une réputation virile.

A Marseille, on célèbre encore l'héroïsme

Les traits de caractère associés à la virilité

PAR LES GARÇONS

1. Courageux
2. Protecteur (défenseur)
3. Fier (honneur)
4. Autoritaire (se faire respecter)
5. Fort et résistant moralement
6. Loyal, franc
7. Responsable
8. Limité au niveau intellectuel
9. Macho
10. Vaniteux et vantard
11. Optimiste
12. Confiant en lui
13. Démonstratif («grande gueule»)
14. Combatif, guerrier
15. Débrouillard
16. Indépendant
17. Rebelle
18. Obstiné, tenace, volontaire
19. Egoïste
20. Drapeur

PAR LES FILLES

- Protecteur
- Confiant en lui
- Dominateur
- Manque de compréhension
- Courageux
- Macho
- Fort et résistant moralement
- Galant, attentionné
- Immature
- Egoïste
- Coléreux, agressif, brutal
- Limité au niveau intellectuel
- Autoritaire (se faire respecter)
- Insensible
- Susceptible
- Solidaire entre hommes
- Possessif
- Rancunier
- Inflexible, rigide
- Obsédé

Dans une enquête menée auprès de 1511 garçons et filles âgés de 17 à 23 ans, Pascal Duret a demandé aux jeunes de donner trois traits de caractères propres à la virilité.

Les réponses sont ici présentées selon leur fréquence, dans l'ordre décroissant. Une analyse de contenu a permis de dessiner deux définitions assez proches de la virilité pour les garçons et les filles: celle du protecteur courageux. Mais si l'on s'attarde sur le détail des résultats, on peut remarquer que les filles qualifient négativement la virilité dès le troisième rang («domi-

nateur») et à nouveau au quatrième et sixième, alors qu'il faut attendre le septième rang pour les garçons («limité au niveau intellectuel»). Cela révèle en fait l'ambiguïté de la virilité: les opinions des filles oscillent entre une valorisation de sa protection et un rejet de sa face oppressive. Elles craignent que la force, destinée à les protéger, se retourne contre elles pour les étouffer.

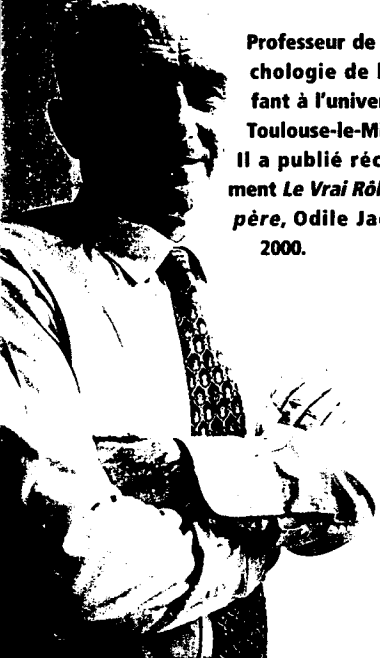
du désir de l'homme qui a « *de gros besoins* », est « *un gros consommateur* », et peut éblouir par son « *tableau de chasse* ». Séduire prend alors l'allure d'une compétition. Dans le sud de la France, les séducteurs accomplis sont admirés parce qu'ils confortent l'idée qu'il faut vivre dans l'excès. Excès qui se manifeste autant à travers la démesure du nombre des conquêtes que par la transgression qui arrache les femmes à leurs liens légitimes. L'infidélité masculine, d'abord perçue comme un débordement de l'être qui nie ses limites, résonne comme un oui permanent à la vie, alors que l'infidélité féminine reste une source de honte. Dans le nord de la France, on assiste au contraire à une montée (certes très progressive) de la norme de réciprocité, faisant que garçons et filles se montrent malgré tout d'autant plus permissifs envers leur partenaire qu'ils le sont pour eux-mêmes.

En matière de virilité, les mêmes attitudes peuvent donc être recherchées par les uns et rejetées par les autres comme source de gloire ou de ridicule. Chaque jeunesse semble précisément valoriser ce que dévalorise l'autre. Il n'y a sur la question ni accord ni légitimité à sens unique. Il faut donc constater que la virilité exacerbe la dualisation des valeurs des « deux jeunesse » : celle des quartiers et celle des milieux plus favorisés.

Finalement, chercher à devenir un homme, c'est toujours prendre le risque d'être condamné. En visant la virilité, le jeune s'expose à l'accusation de machisme; en refusant le machisme, il peut se faire reprocher un manque de virilité. Mais, tempérant l'absolutisme des idéaux virils tout comme la virulence de leur critique, les compromis sont en pratique souvent au rendez-vous des expériences intimes des jeunes couples. Il convient donc toujours de distinguer deux niveaux dans la grammaire identitaire des jeunes : celui qui consiste à suivre ou à élaborer en public des représentations collectives, et celui qui engage les interactions privées. A l'importance de ces ajustements et tractations identitaires, on envisage, d'une part, le poids des héritages sociaux et culturels, et d'autre part, l'importance du dialogue et de l'écoute entre les deux sexes. ■

ENTRETIEN AVEC Jean Le Camus

Le rôle du père



Emmanuel Robert/Éditions Odile Jacob

Professeur de psychologie de l'enfant à l'université Toulouse-le-Mirail. Il a publié récemment *Le Vrai Rôle du père*, Odile Jacob, 2000.

Quelle est la place que la psychologie accorde au père dans sa relation avec l'enfant ?

Ce sont surtout les psychanalystes et les psychiatres qui s'y sont intéressés jusqu'ici. Les psychanalystes ont parlé de « l'âge de la mère », le premier âge pendant lequel la relation à la mère est fondamentale. Selon eux, au terme de quelques années, l'apport originel de tendresse ne suffit plus et le père devient nécessaire comme tiers. Il est celui qui sépare, qui introduit l'enfant à la loi, à l'interdit. Il est de plus décisif dans la construction de l'identité sexuée. Du côté des psychiatres, certains, comme H. Sutter et J.M. Luccioni, ont décrit le syndrome de carence d'autorité paternelle.

Sur la base des travaux empiriques que vous avez menés, êtes-vous d'accord avec cette analyse ?

Je ne remets pas tout en cause. Mais de nombreux travaux empiriques montrent que le registre d'influence du père est bien plus large que celui de la « loi » et de l'identité sexuée. Tout d'abord, il peut apparaître tôt dans le développement de l'enfant : s'il a participé aux soins, le bébé est capable de le reconnaître dès l'âge de 2-3 mois.

Mais surtout, le père contribue au développement de quatre dimensions de sa personnalité : la socialisation, le langage, l'intelligence et la mise en place des attachements.

Le père est une rampe de lancement vers les autres. On a montré, dans des expériences, qu'une

majorité de garçons de 18-20 mois se montraient plus sociables vis-à-vis d'une étrangère en présence de leur père qu'en présence de leur mère. Le père joue également un rôle dans la construction du langage. Le discours des pères a certaines spécificités : par exemple, lors d'une observation du change à la crèche, ils utilisaient trois fois plus le prénom du bébé que les mères ; comme si, par cette désignation, ils voulaient promouvoir l'identité du bébé. Lorsque l'enfant apprend à parler, ils utilisent avec lui un vocabulaire plus sophistiqué que les mères (panthère, au lieu de gros chat) et formulent plus de demandes de clarification (« Que dis-tu ?, je n'ai pas compris »). Le père est un partenaire plus difficile, il oblige l'enfant à se faire comprendre par d'autres que la mère.

Dans la construction de l'intelligence, c'est un peu pareil : lorsqu'ils aident leur enfant à résoudre des problèmes, les pères l'encouragent plus que les mères, le gratifient moins, posent plus de défis. Ils incitent l'enfant à les résoudre lui-même plutôt que de le faire à sa place.

Enfin, contrairement aux premières propositions de John Bowlby, on montre que le père peut être source d'attachement. Aujourd'hui, cela paraît trivial de dire cela. Mais en 57-58, la théorie de la monotropie dominait : la mère était vue comme seule source d'attachement. Il faut attendre les années 70 pour que des Américains montrent que le bébé, entre 1 et 2 ans, proteste autant lorsqu'on le sépare de son père que de sa mère, et se réjouit autant aux retrouvailles. Aux États-Unis, en Allemagne, en Suisse, on a commencé à s'interroger sur la place du père dans l'attachement. Mais cela a pris trente ans pour qu'il devienne évident qu'il joue un rôle dans le développement affectif du jeune enfant.

A quel moment et comment le père doit-il intervenir auprès de l'enfant ?

Je défends une présence concrète, en chair et en os, du père. Pas seulement une présence symbolique à travers la parole de la mère. Et contrairement à ce que certains ont dit, il n'y a aucun risque que l'enfant le confonde avec sa mère : il est le parent de sexe masculin.

Les bénéfices d'une telle relation sont grands pour l'enfant. Mais aussi pour le père. Les enquêtes montrent que leur participation au développement de l'enfant augmente leur estime de soi. Elle induit chez eux le sentiment de « générativité », c'est-à-dire le sentiment que leur maturité s'accomplit lorsqu'ils donnent la vie, et font grandir un autre. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
GAËTANE CHAPELLE**

Notes

- [1] E. Badinter, X.Y., Odile Jacob, 1992.
- [2] R. Bly, *L'Homme sauvage et l'Enfant. L'avenir du genre masculin*, Seuil, 1992.
- [3] P. Duret, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Puf, 1996.
- [4] J. Pitt-Rivers, *Anthropologie de l'honneur*, Le Sycomore, 1983.